Zeitschrift: Cahiers d'archéologie romande
Herausgeber: Bibliothèque Historique Vaudoise
Band: 5 (1976)

Artikel: La lune selon Plutarque
Autor: Flacelière, Robert
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-835539

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

La lune selon Plutarque

Robert FLACELIÈRE

Les hommes n'ont été capables que récemment, en 1969, d'aller marcher sur la lune, mais l'on sait que l'«astre des nuits» a suscité pendant des millénaires la curiosité des poètes, des philosophes et des savants. Parmi tous les écrivains grecs ou romains qui ont parlé de la lune[1], Plutarque occupe une place de choix; il est le seul à nous avoir laissé sur le sujet une véritable monographie dans son dialogue intitulé *Du visage qui apparaît dans l'orbe de la lune (De facie in orbe lunae)*. Il fait aussi de très nombreuses allusions à la lune dans ses autres *Œuvres morales* et même dans ses *Vies*; sans prétendre en dresser une liste exhaustive, nous aurons l'occasion de citer quelques-uns de ces passages. Notre intention est uniquement de préciser autant que faire se peut la part des données scientifiques et celle des croyances irrationnelles dans sa pensée, la lune nous paraissant offrir à cet égard un point de vue privilégié.

Homère et les Grecs des époques mycénienne et archaïque croyaient que les âmes des morts, ou plutôt leurs ombres, ont pour séjour l'Hadès souterrain, comme on le voit notamment par la *Nékyia* du chant XI de l'*Odyssée*. Mais de bonne heure, dès la fin de l'époque archaïque, apparaît aussi la croyance à l'immortalité astrale, dont témoigne ce verset du catéchisme pythagoricien, qui n'est attesté que tardivement, mais remonte sans doute assez haut: «Qu'est-ce que les îles des Bienheureux? — Le soleil et la lune»[2], et à laquelle font allusion aussi des passages d'Euripide et d'Aristophane[3], et, dans les siècles suivants, en Grèce et à Rome, beaucoup de textes littéraires et d'inscriptions[4]. C'est donc en s'appuyant sur une longue tradition que Plutarque fait de la lune le séjour des morts dans ses trois grands mythes et notamment dans celui du *De facie in orbe lunae*[5].

Je ne donnerai ici qu'un bref résumé de ces étranges conceptions. L'homme est composé de trois éléments: le corps, l'âme et l'esprit (νοῦς). A la mort, le corps seul reste sur la terre; l'âme et l'esprit s'envolent dans l'espace sublunaire et tentent d'atteindre la lune. Parmi ces êtres désincarnés, les meilleurs seuls y réussissent d'un coup d'aile; ceux qui sont alourdis par les souillures de la vie terrestre n'y parviennent que difficilement, après de longs efforts et des épreuves purificatrices; certains même errent indéfiniment entre terre et lune. Ceux qui sont accueillis par la déesse-lune, Corè-Perséphone, deviennent des δαίμονες, qui peuvent être bons ou mauvais, et dont la condition est intermédiaire entre l'humanité et la divinité; ces «démons» vivent très longtemps, mais ils finissent par mourir, car les dieux seuls sont immortels. C'est pour eux alors la «seconde mort», qui se produit lorsque l'esprit, enfin totalement purifié, se sépare de l'âme proprement dite, et s'élève jusqu'au soleil (ce qui équivaut à une déification), ou bien lorsque l'être, décidément toujours impur, est précipité à nouveau, âme et esprit ensemble, vers la terre, pour y reprendre un corps et entrer dans le cycle des renaissances.

[1] Voir essentiellement Claire Préaux, *La lune dans la pensée grecque, Académie Royale de Belgique, Mémoires de la classe des Lettres*, LXI 4 (Bruxelles, 1973) (désormais cité: Préaux, *Lune*).

[2] Iamb., *De vita Pyth.*, 18, 82.

[3] Eur., *Supp.*, 1140-1142; Ar., *Pax*, 827-841.

[4] Voir par exemple F. Cumont, *Recherches sur le symbolisme funéraire des Romains* (Paris, 1942), p. 177-252, chap. III: La lune séjour des morts.

[5] Les deux autres mythes sont ceux de Timarque dans le *De genio Socratis*, et de Thespésios dans le *De sera numinis vindicta*. Un ouvrage à paraître de Mme Yvonne Vernière (thèse de doctorat récemment soutenue à la Sorbonne) a pour titre *Symboles et mythes dans la pensée de Plutarque*.

Telle est, très schématiquement, cette représentation plutarchéenne de la destinée astrale de l'homme. Beaucoup d'éléments s'en retrouvent ailleurs, par exemple dans le *Songe de Scipion* de Cicéron [6], et les intentions morales sont aussi évidentes que dans les mythes de Platon, qui ont servi assurément de modèles à Plutarque, mais Platon ne parlait guère de la lune. Sur ce point, comme sur tant d'autres, Plutarque est un témoin du «moyen platonisme», c'est-à-dire qu'il assure la transition entre les conceptions de Platon lui-même et celles des Néo-Platoniciens qui, après Plutarque, iront beaucoup plus loin dans le domaine irrationnel et mystique, jusqu'à la théurgie.

Si, pour notre auteur, la lune est donc le séjour des âmes, elle n'en demeure pas moins à ses yeux un corps céleste, sur lequel les peuples d'Orient, puis les philosophes et les astronomes grecs, avaient acquis des notions positives, que Plutarque connaît parfaitement, comme on le voit surtout dans le *De facie*. Les principales de ces notions me paraissent être les suivantes:

1° En ce qui concerne la cosmographie générale, les anciens, et Aristote lui-même croyaient que la terre, «foyer» du monde, est immobile au centre de l'univers. L'astronome Aristarque de Samos, au IIIe siècle avant notre ère, émit, bien avant Copernic et Galilée, l'hypothèse de l'héliocentrisme, qui ne rencontra que peu de succès dans l'antiquité. Plutarque mentionne cette hypothèse dans le *De facie*, 924 A-F, sans la repousser ni l'approuver formellement.

2° La lune est moins grande que la terre et se trouve, par rapport à la terre, à une distance moindre que le soleil: *De facie*, 925 C-D, et 932 B.

3° La lune n'est pas un corps léger et igné, comme le croyaient beaucoup de philosophes, mais un corps opaque et solide, comme la terre; elle reçoit du soleil sa lumière, et si elle ne tombe pas sur la terre, c'est que son mouvement dans le ciel l'en empêche: *De facie*, 923 A-925 F. A lire certains de ces textes, on a l'impression que la théorie de Newton sur la gravitation universelle, comme celles de Copernic et de Galilée sur l'héliocentrisme, avaient été pressenties, de façon encore obscure, par certains savants de l'antiquité [7].

4° Les taches que l'on aperçoit sur le «visage» de la lune sont dues au relief de la surface lunaire: *De facie*, 944 B-C.

5° Les éclipses de notre satellite sont produites par son passage dans le cône d'ombre que projette la terre, lorsque celle-ci s'interpose entre lune et soleil: *De facie*, 942 D-E [8].

6° La périodicité des éclipses de lune est ordinairement de six mois, plus rarement de cinq: sur 465 pleines lunes écliptiques, 404 se produisent au bout de six mois, et 61 cinq mois seulement après la précédente: *De facie*, 933 D-E.

Ce dernier point est particulièrement intéressant en ce que Plutarque nous donne là des précisions chiffrées dont on doit chercher l'origine. Je m'y attarderai un instant.

Dans un article paru en 1951 [9], je crois avoir montré que ces nombres 465 et 61 proviennent d'Hipparque de Nicée, qui vécut au IIe siècle avant notre ère et qui fut «le plus grand astronome de l'antiquité» [10]. Je ne sais si Claire Préaux en est pleinement convaincue, car elle écrit, p. 258 s.: «R. Flacelière *ferait* remonter à Hipparque la mention que fait Plutarque de la constatation que, de 465 pleines lunes écliptiques, 404 se produisent en cycles de six mois, et le reste en cycles de cinq.» Cependant, H. Cherniss, sans connaître mon article, est parvenu à la même conclusion [11], et H. Görgemanns, en 1970, en a reconnu la justesse [12].

N'oublions pas que Jean Kepler, qui précisa par ses calculs la théorie de Copernic, notamment en ce qui concerne la lune [13], ne dédaigna pas d'établir une traduction latine du *De facie* et d'y joindre des notes [14]. J'approuve entièrement Görgemanns d'écrire [15]: «Dans ce traité Plutarque se montre familiarisé avec des questions d'astronomie, de physique, d'optique, de mathé-

[6] Voir P. Boyancé, *Etudes sur le Songe de Scipion* (Paris, 1936).

[7] A propos d'un passage du *De sera num. vind.*, 563 E, relatif à l'ascension de l'âme vers les astres, Préaux, *Lune*, p. 146, écrit: «Plutarque évoque la sensation d'apesanteur du plongeur avec une merveilleuse prémonition de cette absence de direction que nous ont révélée les cosmonautes évoluant librement dans l'espace.»

[8] Voir aussi Plut., *Per.*, 35, 2 et *Nic.*, 23, 1-9.

[9] R. Flacelière, «Plutarque et les éclipses de lune», *REA*, 53 (1951), p. 203-221.

[10] G. Bigourdan, *L'astronomie* (Paris, 1917), p. 258, qui écrit même: «le plus grand astronome de l'antiquité et de tous les temps.»

[11] H. Cherniss, «Notes on Plutarch's *De facie in orbe lunae*», *ClPh*, 46 (1951), p. 145.

[12] H. Görgemanns, *Untersuchungen zu Plutarchs Dialog* De facie in orbe lunae (Heidelberg, 1970), p. 13, n. 4; il admet aussi que les chiffres donnés par Plutarque correspondent bien à la réalité, comme j'ai tenté de le montrer aux p. 220-221 de mon article de 1951.

[13] Voir par exemple V. de Callataÿ, *Atlas de la lune* (Paris, Bruxelles, 1962), p. 17-18.

[14] Cf. *J. Kepleri astronomi opera omnia*, éd. Ch. Frisch, vol. VIII, pars I (Frankfurt, 1870). A la page 113 il est spécialement question des éclipses de lune.

[15] H. Görgemanns, *op. cit.*, p. 13.

matique, et il ne reproduit pas seulement de façon superficielle un savoir tiré de manuels, mais il dispose aussi de la connaissance d'une littérature scientifique hautement spécialisée.»

«Plutarque et la science de son temps» est un sujet qui a été à peine effleuré jusqu'ici, et qui mériterait, à mon avis, des recherches approfondies.

Nous voyons donc que Plutarque, à propos de la lune, mêle de façon presque inextricable cogitations eschatologiques et données scientifiques puisées à bonnes sources. Il avait lu aussi attentivement les écrits des grands astronomes de l'époque alexandrine (et pas seulement ceux d'Aristarque et d'Hipparque) que ceux des philosophes et des mythopoètes. On pourrait l'accuser d'étaler ses connaissances positives uniquement pour garantir la vérité des fables qu'il y mêle. Pour moi, je crois qu'il a voulu honnêtement faire une synthèse de la science et de la fiction moralisatrice, en employant à la fois, comme son maître le «divin» Platon, λόγος et μῦθος.

Le vrai philosophe, aux yeux des Grecs, ne saurait être un pur rationaliste, radical et borné[16], mais il ne saurait non plus contredire la raison et la science. Platon chassait de sa cité idéale Homère et ses contes, et il enseignait que tout philosophe doit être d'abord un savant[17], mais il ne se privait guère de faire appel aux traditions populaires, ou orphiques, ou pythagoriciennes en assumant le «beau risque» de dépasser les limites où atteint la dialectique pour dessiner par des images la place et le destin de l'homme dans l'univers.

Plutarque fit de même en associant étroitement science et intuition, rationnel et irrationnel, calculs savants et traditions religieuses. Sans doute espérait-il être lui-même de ces âmes qui, après avoir laissé leur corps sur la terre et être arrivées en volant sur la lune, goûtent alors la joie de la victoire, et, parce que, dans leur vie terrestre, elles ont su «*équilibrer harmonieusement par la raison l'élément déraisonnable et affectif*, reçoivent la couronne de la stabilité des ailes»[18].

[16] Voir le livre célèbre de E. R. Dodds, *The Greeks and the Irrational* (Berkeley USA, 1959) (traduit en français par M. Gibson, *Les Grecs et l'irrationnel* [Paris, Aubier, 1965]).

[17] Même si la phrase célèbre «Nul n'entre ici s'il n'est géomètre» n'était pas inscrite au fronton de l'Académie: cf. H. D. Saffrey, *REG*, 81 (1968), p. 67-87.

[18] Plut., *De facie*, 943 D. A vrai dire ces mots στεφάνοις πτερῶν εὐσταθείας ne sont pas clairs: doit-on, comme H. Cherniss (*Moralia*, XII, Loeb Classical Library, p. 203), faire dépendre εὐσταθείας de πτερῶν, de manière à comprendre *crowned with wreaths of feathers called wreaths of steadfastness*, ou faut-il, comme G. Méautis, «Le mythe de Timarque», *REA*, 52 (1950), p. 207 s., considérer εὐσταθείας comme gouvernant πτερῶν? C'est à ce second parti que je me range, car les dictionnaires, notamment le Liddell-Scott, donnent des exemples du mot εὐστάθεια construit avec un génitif. P. Raingeard, dans son édition du *De facie*, traduisait: «le front ceint de couronnes dites «du vol équilibré».